

La Gazette de Soré

Journal Bi-Hebdomadaire Politique, Commercial, Agricole et Littéraire.

MORASSE, CASABON & Co, Propriétaires.

PUBLIÉ DANS LES INTÉRÊTS DU DISTRICT DE RICHELIEU.

Rédigé par des Collaborateurs.

EXPOSITION DE LA PUISSANCE A MONTREAL, DU 14 AU 24 SEPTEMBRE 1880.

AVIS IMPORTANT.

Il est important pour tous ceux qui se proposent de venir à l'EXPOSITION, de prendre la résolution de ne pas partir de Montréal avant d'avoir fait une visite au

GRAND MAGASIN D S

"QUATRE SAISONS".

Notre assortiment de MARCHANDISES D'AUTOMNE ET D'HIVER est maintenant au complet. Cet assortiment est le plus varié et le mieux choisi qui se soit jamais vu.

Dans l'intérêt de notre clientèle, nous venons de publier une Circulaire contenant une liste des différents départements et les Prix des Marchandises qu'ils renferment. De plus, des informations très-précieuses pour tous ceux qui se proposent de venir à l'Exposition.

Cette circulaire sera distribuée pendant tout le temps de l'Exposition, au débarcadère du Chemin de fer du Nord, au débarcadère des Vapeurs de la Compagnie du Richelieu, dans tous les principaux Hôtels, et sur les terrasses de l'Exposition.

N'oubliez pas de vous en procurer une en arrivant. Elle est indispensable à vos intérêts.

N'oubliez pas notre adresse :

A L'ENSEIGNE DU DRAPEAU,
AU "QUATRE SAISONS"
97, - RUE NOTRE-DAME, - 97

(Quelques portes à l'Ouest de chez le Dr Picault)

J. Perreault & Co.

15 septembre 1880.—3m.

Wm. Lunan & Fils,

MANUFACTURE DE

Biscuits, Pain, Confiseries, Farine Préparée, Poudre à Pâte, Etc.

Attirez l'attention du public et du commerce sur les articles qui font leur spécialité, dont l'assortiment est considérable et complet et les qualités supérieures.

Ils attirent particulièrement l'attention sur les

POUDRE A PATE DITE:

PRINCESSE & ORIGINAL,

Qui sont sans contredit les meilleurs préparés au Canada. A preuve lisez les appréciations des principaux chimistes de la Puissance et les lettres de Son Altesse Royale la PRINCESSE LOUISE et du COMTE DUFFERIN, dans le "Princess Baker".

Sur réception d'un timbre de 3 cts, nous enverrons à toute adresse un paquet échantillon de Poudre à Pâte Princess et un exemplaire du Princess Baker qui contient des recettes précieuses et renseignements utiles.

Ci-suit une énumération de quelques-unes des espèces de BISCUITS que nous fabriquons :

ABERNETHY, ARROWROOT JUMBLES, BOSTON, CABIN, DOMINION, FANCY, FANCY GLAZED, FRENCH, FUIT, IMPERIALS, ICED LEMON, LEMON, MIXED, NONPAREILS, NURSERY, OYSTER, PICNIC Nos. 1 et 2, QUEEN DROPS, QUEENS Nos. 1 et 2, RICH MIXED Nos. 1 et 2, SEED, SHIP BREAD, SODA, TEA, SPICE NUTS Nos. 1 et 2, SQUARE, STAR, SUGAR, WINE, Etc.

Poudre à Pâte "ORIGINAL" en paquets de 3 oz., 5 oz. et 16 oz.
Poudre à Pâte "PRINCESSE" en boîte métalliques de 4 oz., 8 oz. et 16 oz.
FARINE PRÉPARÉE en paquets de 3 et 6 lbs.
CONFISERIES, assortiment considérable.
PAIN BLANC et BRUN de la meilleure qualité, livrés à tous endroits de la ville.
Les LISTES DES PRIX sont expédiées sur commande.
Les MARCHANDS DE LA CAMPAGNE et le COMMERCE peuvent s'approvisionner en gros au plus bas prix de Montréal.

WM. LUNAN & FILS,

SOREL, Que., Canada.

1er mai 1880.—ua.

Cottage Princess Louise

RESTAURANT.

238, - Rue Notre-Dame, - 238,

MONTREAL.

M. FRS. LARIN,

Propriétaire de ce splendide Restaurant, a fait faire des améliorations considérables à son établissement pour recevoir les visiteurs en tout temps.

Les gens d'affaires venant à Montréal peuvent en toute sûreté envoyer leurs malles ou paquets au Cottage Princess Louise on l'on en prendra le plus grand soin. Les familles désirant prendre le dîner peuvent aussi se faire servir à la disposition de petits salons très confortables.

Les repas sont servis à toute heure, les liqueurs et les vins sont de première classe. Les prix sont cependant très-réduits. Cet établissement est tenu sur le même pied que les restaurants européens et américains. Les voyageurs venant par les steamboats de Québec peuvent y envoyer leurs malles ou paquets et ils trouveront tout à leur disposition au

Cottage Princess Louise

RESTAURANT.

238, - RUE NOTRE-DAME, - 238,

MONTREAL.

Frs. Larin, Propriétaire.

1er Sept. 80.—um.

Cy. Labelle,

Marchand en Gros et en Détail.

ÉPICES, PROVISIONS,

VINS, LIQUEURS,

FERRONNERIES, VITRES,

PEINTURES

HUILES de toutes sortes.

MAGASIN DE MARINE

LE PLUS COMPLET

Avec l'avantage d'être le seul magasin de la ville qui ait une section de bois nécessaire pour les voitures

aux manufactures mêmes, les Voituriers peuvent y acheter à meilleur marché qu'à

Montréal même.

Toute personne désirant acheter des

Vins et Liqueurs purement français les trouvera chez Cy. Labelle, qui les importe

directement d'Europe.

AVIS AU CLERGÉ.

VIN DE MESSE première qualité et

garanti.

Son bon goût et sa longue expérience dans le commerce sont une garantie que ses pratiques seront comme par le passé toujours servies à leur grande satisfaction.

1er mai 1880.—ua.

FEUILLETON.

15

La fille du Marquis,

PAR

ALBERT DELPIT.

LIVRE PREMIER.

XIII

NOUVEAUX PERSONNAGES.

(Suite.)

Dans l'un de ses nombreux avatars, il s'était trouvé un beau matin directeur d'un journal infime de province. Un jour entraîné par ce qu'un homme d'esprit a appelé "les vivacités de la plume," il injuria un député du département qui, sans hésiter, envoya une paire de témoins à l'individu.

—Messieurs, déclara noblement Jérôme Maradoux, je dois vous avertir franchement d'une chose : Je ne me bats jamais. Veuillez ne pas l'oublier, je ne me bats jamais !

Et cela avec un calme tel, une assurance si considérable, que les témoins en restèrent tout d'abord stupéfaits. Cependant l'un d'eux répondit :

—Monsieur, quand on fait métier d'insulteur, il faut savoir se tenir en permanence à la disposition de ceux qu'on injurie. Autrement on risque de se faire corriger dans... les reins. Jérôme Maradoux releva fièrement le front :

—Un homme tel que moi ne transige jamais avec ses principes. Je ne me bats pas... je ne me bats jamais ! Seulement, si vous croyez que je vous doive quelque chose... (et il tournait... les reins). Faites ! Voilà l'homme peint de haut en bas.

—Vous savez ce qui m'arrive, chère amie, dit-il à Mme d'Avrigny. Oh ! une bien triste aventure. Je vous avais souvent parlé de mon fameux tableau du Sacrifice d'Abraham !

—En effet.

—Eh bien, on m'a volé mon sujet !

Un murmure d'horreur répondit à ces paroles affreuses.

—Mon Dieu ! continua Maradoux, j'ai le tort d'être trop confiant. C'est un peu de ma faute. Figurez-vous que j'ai raconté à deux de mes amis mon sujet. Ils l'ont répété à M. Cabanel... et qu'est-ce que je lis ce matin dans un journal ? que ce M. Cabanel va exposer un Sacrifice d'Abraham au prochain Salon !

Un second murmure d'horreur accueillit l'annonce de cette catastrophe.

—Eh ! mais, c'est la nouvelle sous-maitresse ? continua-t-il en regardant Gertrude.

Il enflait encore ses grosses joues en la fixant de ses regards ronds. Chez lui, c'était un signe de contentement d'enfler ses joues. Et il ajoutait à ce titre une sorte de grognement.

—Bon ! bon ! (le grognement), je vous fais compliment, mademoiselle. Vous êtes ici dans une pension modèle. Bon ! bon !

—Notre "intéressant jeune homme" daigne vous parler,

ma chère enfant, modula aigrement Mme d'Avrigny.

Gertrude, déjà avertie par Mlle Chevreau, avait été prise d'un violent dégoût, dès l'arrivée de "l'intéressant jeune homme." Elle aurait répondu sans doute à la phrase bête de Jérôme Maradoux ; mais il lui répugna de se faire l'esclave de cette Germane. Elle resta silencieuse et alla s'asseoir dans un coin.

—Je vois que vous avez toujours votre beau petit caractère d'autrefois, ma chère Gertrude, continua Mme d'Avrigny, nous tâcherons de vous en corriger.

—Je ne sais pas que vous ayez à prendre cette peine, madame, dit doucement la jeune fille. Je suis entrée chez vous, non pour recevoir des leçons, mais pour en donner.

Les sous-maitresses se regardèrent avec stupeur. C'était la première fois qu'on répliquait à Mme d'Avrigny. Celle-ci était une fine mouche. Brusquer encore Gertrude, c'était s'exposer à une nouvelle réponse "indisciplinée" comme elle disait.

On se mit à table, au milieu d'un profond silence. Mais Gertrude ne tarda pas à s'apercevoir que Mlle Chevreau n'avait rien exagéré en parlant de la varice de la maîtresse de pension. Il y avait deux diners ; l'un pour Mme d'Avrigny et "l'intéressant jeune homme," l'autre pour le fretin. Le premier était abondant et délicat ; le second se composait d'un potage, d'un plat de viande et de salade, toujours les mêmes : du rôti de veau et laitue. Quant au vin on n'avait pas droit à plus d'une demi-bouteille. Ajoutons que la viande était dure comme du cuir, et que le vin venait en droite ligne des vignobles du Campêche.

Gertrude ne toucha à aucun plat et ne prononça pas un mot. Quand Mme d'Avrigny ou Jérôme Maradoux lui adressaient la parole, elle répondait par une froide inclinaison de tête. Ce dernier, du reste, trouvait "la petite à son goût" et il ne fallait rien moins que les regards furieux de Mme d'Avrigny pour qu'il ne se laissât pas entraîner à quelque-une de ses grossières privautés. Mais, selon lui, ce n'était que retardé.

En sortant de table, Gertrude salua Mme d'Avrigny, en lui annonçant qu'elle se retirait chez elle.

—Pas encore, mademoiselle, il est d'usage qu'on reste dans mon salon. Comme vous ne savez pas encore les usages du monde, je vous apprendrai qu'il est convenable de ne pas quitter son hôte aussitôt après le repas.

—J'ignore, en effet, bien des choses, madame, mais j'en fais qu'au cas présent vous n'êtes pas mon hôte. J'ai dîné à votre table, comme c'est mon droit, en échange de mon travail ; il me convient de me retirer et je me retire.

Elle n'entendit pas la phrase que répliqua Mme d'Avrigny. Déjà elle montait l'escalier qui la conduisait à sa chambre. Comme toutes ces petites taquineries étaient loin d'elle ! Son

cœur battait doucement à la pensée de Pierre. Pour Gertrude, l'univers était circonscrit à la place où vivait celui qu'elle aimait.

Elle aimait ! Cette idée la jetait dans un trouble ravissant. Il lui semblait qu'elle était moins seule avec son amour et que sa vie commençait du jour où ce sentiment nouveau lui était venu.

Elle aimait... hélas ! sans espérance. Qui pouvait faire que l'homme l'aimât ? La considération pour elle n'était qu'une petite fille sans importance. Et quand même il eût partagé le sentiment qu'elle éprouvait, quel avenir un pareil amour pouvait-il avoir ? Dans la vie quotidienne telle qu'elle se l'était faite, rien de plus simple qu'elle portât le nom qu'elle s'était choisi. Mais au moment d'un mariage, il lui faudrait dire son vrai nom...

Cet amour était impossible. Elle le sentait ; elle savait qu'il n'avait aucune issue, et cependant, elle trouvait un tel charme à aimer, même sans espoir, qu'elle n'avait pas la force de l'effort.

Le premier soir de son arrivée au pensionnat, elle veilla tard, toujours perdue dans l'admiration ravisante de ses pensées, amertume qui la charmaient. Il est des souffrances bien aimées. On voudrait s'écrier avec le poète :

"Mon Dieu, que vous êtes bon de me donner cette souffrance-là !"

Le lendemain, Gertrude entra en fonctions. Ainsi qu'elle s'en était aperçue la veille, sa mission était très-facile à remplir. Sa classe se composait de grandes filles peu avancées pour leur âge et prouvant, à ne s'y pouvoir tromper, que le niveau des études était très-bas au pensionnat fréquenté par "le meilleur monde." Elle avait été tout de suite très-sympathique à ses élèves. Du moment que Berthe de Gerfaut et que Cléonice Bézuque avaient déclaré qu'elle leur plaisait, aucune élève ne se serait permis de se mal conduire avec la sous-maitresse. Du reste, Gertrude acheta de les conquérir par un petit discours très-simple.

Le tourment pour elle devait venir non de sa classe, mais de la directrice, surtout du sieur Maradoux.

La situation fut nettement décidée dès le second jour. Gertrude avait tout fait de voir que, si elle se réduisait comme nourritrice à l'ordinaire de Mme d'Avrigny, elle deviendrait étiquette comme les autres malheureux que l'ancien associé de Mascaret faisait plier sous sa loi. Aussi prit-elle le parti pur et simple de compléter les repas en apportant des provisions.

Non, rien ne peut peindre la colère de Germane quand elle vit la résistance ouverte que sa nouvelle sous-maitresse entendait opposer à ses tyrannies.

—Ma table ne vous suffit donc pas, mademoiselle ? lui demanda Mme d'Avrigny.

—Non, madame.

Ces deux mots, prononcés froidement, exaspérèrent en

core Mme d'Avrigny, qui annonça à Gertrude qu'elle était mise à l'amende. La jeune fille ne répliqua rien. Seulement, après le dîner, quand on passa dans le salon, elle s'approcha de Mme d'Avrigny et lui demanda un entretien particulier.

—Madame, dit Gertrude, je dois vous prévenir d'une chose, c'est que je suis votre employée et non votre esclave. Grâce au ciel, les témoins ne manquent pas parmi les sous-maitresses qui n'ont pas pu rester chez vous. Si vous voulez me rendre coupable du mal que je ne fais pas, je m'adresserai tranquillement à M. le juge de paix ; je lui raconterai ce que vous avez été, ce que vous êtes pour moi, et il rompra d'office le traité conclu entre nous.....

Germane eut peur et céda. Un procès révélant ce qu'elle était naguère à Loignac, la perdait et ruinait son établissement. Seulement Gertrude, si elle y gagnait le repos d'un côté, ne tardait pas à voir que, d'un autre côté, elle serait encore plus malheureuse.

En dépit de la jalousie féroce de Germane, le sieur Maradoux avait continué à faire une cour assidue à la jeune fille. Il est vrai qu'elle y répondait assez froidement pour décourager tout autre que l'impudent bohème.

Gertrude avait beau témoigner à l'intéressant jeune homme un profond dédain, celui-ci n'en continuait pas moins à croire qu'il parviendrait à se faire aimer de Gertrude. Cependant, un soir, le dégoût qu'il lui inspirait fut traduit par Gertrude d'assez énergique façon.

—Je suis passé aujourd'hui chez Goupil, dit Maradoux. En vérité on se moque trop de l'art. Kervigan vient d'envoyer un tableau d'Amsterdam, qui est affreux.

Gertrude tressaillait. Pierre était donc en Hollande ?

—Cela ne m'étonne pas du reste, continua "l'intéressant jeune homme." Tout le monde sait ce que vaut Kervigan. D'abord, il n'a aucun talent ; rien que de l'intrigue. Il a accablé de flatteries basses les membres du jury ; c'est comme cela qu'il a obtenu son prix de Rome et sa croix.

—C'est de M. Pierre Kervigan que vous parlez, monsieur ? dit Gertrude d'un ton bref.

—Oui, mademoiselle.

—Alors, je vous apprendrai que M. Kervigan est mon ami ; et je vous prie de ne pas attaquer mes amis devant moi.

—Vous oubliez, mademoiselle, riposta Mme d'Avrigny, que M. Maradoux est à ma table et non à la vôtre ; chez moi et non chez vous, et qu'il n'a donc pas à s'occuper de ce qui vous convient ou non.

—Moi, madame, j'ai le droit de me retirer et je le fais. Seulement, j'avais tort de croire que monsieur pût insulter Pierre Kervigan ; on n'est attaqué que par ses égaux en talent et en noblesse.

De ce jour-là, la guerre fut déclarée ouvertement. Mais peu importait à Gertrude. Toutes les petites misères qu'on lui

faisait endurer s'évanouaient contre sa résignation. Plus même, elle en était heureuse ; heureuse, car il lui semblait qu'elle souffrait pour Pierre. Germane ne négligeait aucune occasion d'être désagréable à sa sous-maitresse. Mais tout cela allait paraître bien mesquin à Gertrude à côté de la grande douleur qui lui était réservée.

Dans son engagement avec Mme d'Avrigny, il était porté que le deuxième dimanche de chaque fois Gertrude serait libre et aurait l'entière disposition de sa journée. Or, cinq mois après son entrée au pensionnat, Berthe de Gerfaut, qui s'était prise d'une grande affection pour sa maîtresse, vint, accompagnée de sa mère, la baronne Gerfaut, demander à la jeune fille si elle voulait passer avec elle sa journée de vacances.

Gertrude accepta avec joie. C'était quitter pour un jour sa prison. A peine, de temps à autre, sortait-elle un instant. De plus depuis quelques semaines, sa tristesse augmentait. M. et Mme Doleroix étaient décidés à ne pas aller à Paris et à rester tout l'hiver à la Ravinière. Pierre voyageait pour ses travaux. Gertrude se trouvait donc seule et comme perdue dans Paris.

C'était une belle journée de la fin de mai. A neuf heures du matin, un landau vint prendre Gertrude à la pension, à la grande colère de Mme d'Avrigny, qui n'avait jamais été l'objet d'une pareille attention.

Les Gerfaut demeuraient à Paris, aux environs de Paris, à Louveciennes, où ils possédaient une très belle habitation. Ce fut là que le landau déposa la jeune fille vers onze heures. On lui fit grand accueil. Chaque personne comprenait qu'il fallait faire oublier à la sous-maitresse, à force de prévenances, l'infériorité de sa situation.

Les invités du père et de la mère de Berthe étaient composés d'un parent très éloigné et d'un très riche industriel américain, M. Mortimer, qui venait d'arriver en France après avoir fait fortune aux Etats-Unis. On le disait plusieurs fois millionnaire. Ses cheveux blancs lui donnaient l'apparence d'un homme de soixante ans, quoiqu'en vérité il fût plus jeune. De plus, on attendait une jeune femme, amie intime de la baronne qu'on appelait "la comtesse."

Vers midi, cette dernière arriva, et quelle ne fut pas la surprise de Gertrude en reconnaissant son ancienne compagne, la comtesse Arcos !

Il faut dire, à la louange de Liane, qu'elle se conduisit bien et ne rougit nullement de connaître une sous-maitresse, simplicité toute naturelle, puisque nulle n'est plus digne de respect qu'une institutrice.

—Vous vous connaissez donc ? demanda Berthe étonnée.

—Si nous nous connaissons ! s'écria Liane. Mais Gertrude et moi avons été élevées ensemble.

Elles avaient bien des choses à se conter. Gertrude avait

trouvé son amie embellie encore. Liane du reste, la mit bientôt à l'aise en lui racontant ce qui était arrivé.

—N'est-ce pas que mon deuil me va très-bien ? lui dit-elle.

—Pauvre Liane, tu as dû avoir un grand désespoir en perdant ainsi ton mari si peu de temps après ton mariage ?

—Mon Dieu, certes, j'ai eu du chagrin. Mais enfin... tu comprends, je connaissais très-peu M. Arcos. Il n'avait pas une nature qui répondit beaucoup à la mienne. De plus, je n'avais pas eu le temps d'appeler de l'amour, ne l'ayant guère épousé que pour sa fortune.

—Et il a été tué en duel ?

—Oui.

—Mais pourquoi ce duel ?

Liane rougit et détourna les yeux.

—A propos, reprit-elle, tu auras à dîner aujourd'hui un de tes amis.

—Un de mes amis ? Oh ! ils sont peu nombreux.

—C'est pour cela que tu devrais déjà avoir deviné. Voyons, je vais te mettre sur la voie : je l'ai connu en Hollande.

Le cœur de Gertrude battit à rompre. Le nom de Pierre lui vint sur les lèvres : elle n'osa pas le prononcer.

—C'est M. Kervigan, poursuivit Liane.

Ce fut au tour de Gertrude à rougir et à détourner les yeux. Chacune des deux amies avait donc son secret. Quel était celui de Liane ? Elles rentrèrent au salon, où il fut décidé qu'on allait organiser une promenade dans la forêt de Marly.

Pendant qu'on faisait les préparatifs, il se produisit un incident que personne ne remarqua, mais qui devait avoir, hélas ! une influence considérable sur la vie de Gertrude. Le baron de Gerfaut l'appela : mademoiselle Dubois, et, en entendant ce nom, M. Mortimer fit un si brusque mouvement qu'il renversa une potiche placée à côté de lui sur une console. On prit naturellement son trouble pour la conséquence de l'accident. Il s'excusa poliment de sa maladresse, puis, s'approchant de Gertrude :

—Excusez-moi, mademoiselle, dit-il, si je me permets de vous adresser cette question : est-ce que vous n'êtes pas Mlle Dubois, institutrice ?

—Oui, monsieur.

—C'est bien vous qui avez eu un procès avec un misérable nommé Mascaret ?

—Monsieur...

—Ma question vous étonne ? Il faut que je vous apprenne que j'ai suivi ce procès avec l'intérêt que m'inspire toujours une femme faussement accusée, et qui se défend noblement.

Cette conversation, d'ailleurs, n'eut aucune suite. M. Mortimer sembla éviter pendant le reste de la journée de parler à Gertrude. A peine la regarda-t-il une ou deux fois. Mais celui qui eût observé en ce moment l'Américain, aurait été surpris de l'expression étrange de ce regard.

(A continuer.)

TARIF DES ANNONCES:

Les annonces sont tolérées sur type

Brevet.

La ligne, insertion, par ligne..... \$0.10

Les insertions subséquentes, de 0.05

Une annonce d'une colonne avec

conditions pour l'année, 30.00

De 10 une 1/2 colonne, de 15.00

De 20 un quart de 10.00

Adresses d'affaires, pas plus de 6

lignes pour un an..... 5.00

Toute annonce sans condition sera

insérée jusqu'à contre-ordre à 10 cts. et

5 cts. la ligne. Et tout ordre pour dis-

continuer une annonce doit être fait

par écrit.

AU PUBLIC.

Notre établissement étant depuis longtemps monté sur le pied des meilleures imprimeries des villes, nous sommes en mesure d'imprimer livres, brochures, factums et toutes espèces d'ouvrages pour les marchands, hommes de profession, etc., etc.

Achetant et payant tout au comptant, nous faisons l'ouvrage à l'atelier typographique de la Gazette de Sorel à VINGT-CINQ POUR-CENT MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS.

COTES COMMERCIALES.

MARCHÉ DE SOREL.	
Pois par minot.....	\$0.91 à \$1.00
Avoine do.....	0.31 à 0.40
Sarazin do.....	0.45 à 0.50
Fleur de campagne par qtl.	0.75 à 3.00
" d'avoine.....	1.80 à 2.00
" de blé d'Inde.....	1.50 à 0.70
" de sarazin.....	1.50 à 1.60
Lard par livre.....	0.09 à 0.12
Lard salé par livre.....	0.10 à 0.12
Lard par 100 livres.....	7.50 à 9.00
Beauf par livre.....	0.06 à 0.08
Beauf par 100 livres.....	4.00 à 6.00
Mouton par quartier.....	0.40 à 0.70
Veau ".....	0.30 à 0.50
Volailles par couple.....	0.40 à 0.50
Dindes do.....	0.80 à 1.00
Oies do.....	0.00 à 0.00
Canards do.....	0.30 à 0.40
Pigeons do.....	0.00 à 0.20
Ouvettes do.....	0.00 à 0.00
Oués par douzaine.....	0.15 à 0.20
Beurre en tasses.....	0.15 à 0.20
Beurre par lb. (finis).....	0.20 à 0.25
Beurre salé par livre.....	0.16 à 0.20
Saindoux par livre.....	0.11 à 0.12
Choux.....	0.02 à 0.04
Sucre do.....	0.08 à 0.10
Syrup par gallon.....	0.90 à 1.00
Miel par livre.....	0.12 à 0.13
Oignons par caisse.....	0.10 à 0.12
Oignons par caisse.....	0.60 à 0.70
Patates par minot.....	0.25 à 0.40
Pommes par minot.....	1.00 à 1.00
Fèves.....	1.10 à 1.25
Bois.....	1.25 à 0.00
Foin par 100 bottes.....	4.00 à 6.00
Paille par 100 bottes.....	3.00 à 5.00

EDOUARD CHAPPEL,
Clerc du Marché.

MARCHÉ DE MONTREAL.

Montreal, mercredi.	
	vendu acheté
Greenbacks.....	au pair 6
Argent américain.....	au pair 6

FAVINES.—Prix fermes et stationnaires aux cotations ci-dessous; peu de transactions, les vendeurs résistent aux exigences des acheteurs, qui comptent sur une nouvelle baisse.

Supérieure Extra.....	\$3.25 à \$9.00
Extra Superfine.....	5.15 à 5.75
De goût.....	0.00 à 0.00
Extra du premier.....	6.35 à 5.30
Superfine.....	4.70 à 5.80
Porte de bon'angers.....	4.50 à 6.25
Pine.....	4.50 à 4.30
Moyenne.....	4.00 à 0.00
Recoques.....	3.60 à 3.70
En sacs du li. 100 lbs.....	2.60 à 2.70
En sacs de la Cité (livs).....	3.00 à 3.05
Farine d'avoine, 100 lbs.....	4.25 à 4.30
Farine de blé d'Inde.....	2.75 à 2.80

MARCHÉ DE GROS.—L'Exposition a attiré à Montréal une foule d'étrangers, ce qui a donné beaucoup d'activité au commerce de gros et de détail. On se plaint cependant en certains quartiers de la difficulté des remises, on attribue cela généralement aux travaux des récoltes, qui retiennent les cultivateurs sur leurs terres. Il y a eu quelque excitation dans le commerce des fers, à la nouvelle d'une forte baisse en Europe, mais la rumeur n'a pas été confirmée, le fer est toujours ferme. Nouveautés: la question des droits sur le winery n'est pas encore réglée, ce qui entrave les transactions et donne beaucoup d'ennuis aux marchands. Export: forte semaine. Thés.—Grosses ventes par encre à des prix satisfaisants. Japon, qual. inf., 26 à 30c.; méd. 34c.; à bon choix 40c.; fin, 41 à 53c.; Nagasaki, 25 à 28c.; Young Hyson commun à bon 38 à 40c.; fin à excellent, 42 à 65c.; Gunpowder commun à médium, 33 à 38c.; bon à fin, 50 à 60c.; excellent, 65 à 70c.; Impérial bon, 33 à 38c.; excellent, 45 à 65c.; Tawaké, 29 à 32c.; Oolong, 33 à 38c.; congou commun, 26 à 32c.; beau, 33 à 40c.; choix, 41 à 60c.; Souehong commun, 28 à 30c.; bon, 33 à 45c.; choix, 50 à 70c. Sucre: Baisse de 4c. sur les granulés et de 2c. sur les cassonades. Porto Rico, 72 à 84c.; Cuba, 72 à 84c.; Barbades, 72 à 84c.; Java, 84 à 92c.; Ceylan, 104 à 112c.; Extra 54 à 82c.; bon, 50 à 53c.; méd. 44 à 50c.; érabie, 80 à 95c. Melasse, Barbades, 47 à 50c.; raffinée, 27 à 32c.; Trinidad, 39 à 42c.; Rio: 84 à 113c. Chaux: Les fabricants sont nettes, les prix fermes sans changement. Bottes fortes \$2.20 à \$2.75; dito en cuir fendu, \$1.75 à \$2.75; dito inf., \$1.40 à \$1.50; diton en veau, \$3.00 à \$3.50; gros souliers, \$1.35 à \$1.50; diton en cuir fendu, \$1.00 à \$1.10; coussins en cuir, \$1.60 à \$2.75; Balmorals chagrins pour femmes, \$1.10 à \$1.40; diton en cuir fendu, \$0.90 à \$1.10; diton en puelline, 50 c. à \$1.50; diton inf., 45c. à 50c. Cuir: Légère hausse correspondant à celle du marché anglais. Espagnol à semelles no, 1 26 à 27c.; dito no 2, 24 à 25 c.; no 1 brunière, 24 à 26 c.; no 2 ord., 23 à 24 c.; buffle épais no 1 22 à 23 c.; no 2, 20 à 21c. Pétrole: La Cie de London a déclaré une nouvelle hausse de 2c. par gallon, et malgré cela le pétrole est en grande demande. Nous cotons: charges de wagon à London, 25c. gall. impérial; à Montréal, 30c.; lots directs 32c. Peaux: invariables. Peaux de bestiaux, no 1 inspectées, \$10; no 2, \$8; no 3, \$8; veau, 12 c.; mouton, 90 à 95 c. Sel: en demande. Gros, 55 à 57c.; en sacs des manufacturiers, 90 à 81; Eureka Higgins, \$2. Poissons: Hareng arrivé No. 1, tranché au rive, \$4.75 à \$5 le bbl.; no 1 Carquet, environ \$4. Saumon en barils, \$19 à \$18 et \$17 pour nos. 1, 2 et 3 respectivement; morue sèche, \$4.25 à \$4.50; morue verte, le buri, \$3.75 et \$2.75 pour nos 1 et 2 respectivement.

PRODUITS ET PROVISIONS.—Exportation totale du blé du 1er janvier au 22 sept., 7,148,048 m., contre 7,167,157 minots dans le même intervalle en 1879, soit une diminution de 19,109 minots. Arrivage total du 1er janvier au 22 sept., 7,131,787 m., contre 7,983,912 m. en 1879, même époque, soit une

diminution de 852,125 m. Marché peu actif. Blé d'Inde, modéré 53 à 52c. Mais par 56 lbs. 53 c. Pois, 81 c. charge de wagon. 55 c. par ent., par 66 lbs. Avoine, 32 lbs., 30 à 31 c. Seigle, 56 lbs., 23 à 25. Beurre, inotif, 18 à 26 c. Fromages, 12 à 12c. Lard: très-ferme, \$18.75 à \$19 pour moussé épais; mince, \$17 à \$17.50. Saindoux canadien, en saux, 12 à 12c.

MARCHÉ DE BOSTON.

Hausse sur avoine et blé d'Inde.	
Farine de blé d'Inde p. bri	2.45 à 2.50
Farine d'avoine, bonne.....	5.25 à 6.00
" de choix.....	6.00 à 6.50
Farine de seigle.....	4.50 à 5.25
Blé d'Inde, au minot.....	0.54 à 0.57
Avoine ".....	0.40 à 0.49
Orge.....	0.55 à 1.00
Malt.....	0.55 à 1.20
Foin, tout foin.....	18.00 à 20.00
Foin, par lb. c.....	10.00 à 16.00
Paille de blé.....	24.00 à 25.00
Paille d'avoine.....	8.00 à 9.00
Pommes de terre (mt).....	0.50 à 0.60
Fèves de choix (p. mt).....	1.80 à 1.90
Fèves, bonnes.....	1.60 à 1.65
Fèves, méd.....	1.40 à 1.50
Fèves, chétives.....	2.15 à 2.25
Pois, du Canada, commun.....	0.75 à 0.80
Pois, " de c. oix.....	0.80 à 1.00
Beurre, suivant qual. (lb).....	0.17 à 0.32
Oués, frais du No 6, (doz).....	0.15 à 0.18

Monsieur J. H. Bates, agent de publicité, 41, Park Row (Bâtisse du Times, New-York, est autorisé à prendre des annonces pour la Gazette de Sorel à nos prix les plus modérés.

NOTES LOCALES.

Lisez le Feuilleton sur la 1e page, Fragments choisis et Variétés sur la 4e page.

JEUDI, s'ouvrait l'Exposition agricole du comté de Berthier.

TRISTE ÉPÉNÉMIDE.—Mercredi, le 29 septembre, était le 5e anniversaire de la catastrophe du chemin de fer du Sud-Ouest en 1875, qui jeta un voile de deuil sur notre ville.

PARMI les exposants heureux à la grande Exposition de Montréal, nous devons mentionner MM. L. L. nan et Fils, de cette ville, qui ont obtenu les premiers prix pour leurs poudres à lever. M. Magnan de Berthier (en haut), qui exposait des toiles telles qu'elles sortent des métiers sans leur avoir fait subir aucune des opérations subséquentes, a remporté un premier prix.

PROCÈS INTÉRESSANT.—Une action vient d'être intentée dans la Cour de Circuit de ce district, par la "Compagnie manufacturière des machines à coudre de Singer," contre M. Arthur Paradis, marchand-tailleur, de cette ville, qui refuse de payer la Compagnie. M. Paradis prétend être en mesure de prouver que la machine qu'on lui a vendue comme neuve, n'était qu'une machine réparée qui avait eu au moins une dizaine d'années d'usage. Comme le public a intérêt à connaître les Compagnies qui le trompent et celles qui agissent honnêtement, nous nous proposons de suivre ce procès, et d'en publier un compte-rendu fidèle, des qu'il y aura jugement.

ACCIDENT.—Un déplorable accident est arrivé, samedi matin, à bord du vapeur Trois-Rivières, quelques instants après son arrivée au quai de Trois-Rivières.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, du nom de Charles Planie, de Sorel, employé à bord en qualité d'homme d'équipage, était à visiter les roues du vapeur, lorsque, malheureusement, le mécanicien, ignorant le fait, laissa échapper la vapeur. L'infortuné Planie, quoique bien vêtu, fut horriblement brûlé. Son corps pressenti une affreuse plaie.

Le Dr. Badaux a été appelé en toute hâte, et a prodigué ses soins au malheureux, qui a été envoyé immédiatement dans sa famille à Sorel.

Malgré que les brûlures soient très-graves, cependant, on ne croit pas qu'elles soient mortelles.

Il est très-important pour le lecteur de voir sur la 2e page l'annonce de Messrs. J. Perreault & Cie, propriétaires du grand magasin des "Quatre Saisons" à Montréal.

A LOUER.—Une jolie maison en briques, rue Charlotte, no 113, en face du Marché St. Laurent, Site agréable, logement bien divisé, intérieur confortable et bien fini. Conditions faciles. S'adresser à Louis Morasse, porte voisine, ou à ce bureau.—4 sept. 1880.—juo.

ESTIMEZ-VOUS VOTRE VIE DIX CENTES ?—La maladie prévaut partout, et chacun se plaint de quelque mal pendant la vie. Malades, il s'agit de recouvrer la santé; eh bien! il nous en offre une personne souffrant de dyspepsie, de maux de tête, et de ses conséquences tels qu'indigestion, migraine, maux estomac, chaudières, palpitations du cœur, dépression morale, excès de bile, etc., ne peut guérir à la GAZETTE'S AUGUST FLOWERS sans se sentir soulagé et guéri. Où devez-vous aller à la pharmacie Bénévue & Sylvestre, et procurez-vous au prix de 10 cts., une bouteille échantillon, qui vous guérira. Bouteille de grandeur régulière, 75 c. Deux doses vous soulageront.—14 fév. 1880.—juo.

Extrait d'un mémoire adressé par le Dr. Larocque aux cultivateurs des environs de Québec:

"10 Quels sont les avantages généraux de l'établissement de betteraves dans la province de Québec ?

"Réponse.—Des capitaux étrangers vont être mis au service du travail et de l'industrie de nos populations: la main-d'œuvre va y trouver une augmentation sensible d'emploi et un salaire rémunérateur; la production locale du sucre nous permettra de conserver parmi nous les sommes d'argent si considérables que nos expéditions aux États-Unis ou aux Antilles pour l'achat de cette précieuse et indispensable denrée.

"20 Quels seraient les avantages particuliers que le comté de Québec retirerait de l'introduction de cette nouvelle industrie ?

"Réponse.—D'abord, nous aurons lieu de nous réjouir du succès d'une belle, d'une magistrale entreprise, chose, hélas! trop rare parmi nous. Chacun y aura sa part dans la mesure de son concours. En second lieu, le coût de l'installation de la fabrique sera d'environ \$150,000 dont bénéficieront les habitants du comté et des environs. La production par le cultivateur de 20 à 30,000 tonnes par année, au prix de \$4 la tonne, répandra annuellement dans nos campagnes la jolie somme de \$80,000 à \$120,000, réalisée sur un marché sûr, invariable, à peu de distance, sur la route, de la ville, qui ne pourra qu'augmenter et par la demande et par les prix. Il faut en même temps tenir compte de l'amélioration des terres par la culture de la betterave, que l'on obtient par le défoncement du sol, la destruction des mauvaises herbes dont nos champs sont infestés. Sur les retours de betteraves, les récoltes de céréales seront plus abondantes, le grain plus net. En même temps, cette industrie groupera de nombreuses familles, qui ajouteront à la consommation et partant au produit des champs et des jardins maraîchers. Les feuilles, les racines ararides ou de rebut serviront encore à la nourriture des bestiaux de la ferme.

"30 La betterave épuise-t-elle le sol ? La culture en est-elle difficile ? Les engrais dépendent ? Un arpent de terre cultivé en betteraves serait-il rémunérateur, à \$4,00 la tonne ?

"Réponse.—Tous les cultivateurs qui ont pratiqué cette culture reconnaissent avec les agronomes les plus célèbres que la betterave épuise moins le sol que la pomme de terre. Si vous cultivez un terrain qui a produit une récolte, après un engrais d'automne ou du printemps de fumier vert ou frais, ou si vous cultivez sur chaux, il suffira de faire des labours profonds, soignés, avec ameublissement du sol. En général, les autres sots de cultures requièrent moins de travaux que les autres légumes et ils peuvent être exécutés par les femmes et même par des jeunes enfants.

"Les engrais dépendent doivent être évités plutôt que recherchés. Il est vrai que les engrais de chaux, superphosphates, etc., sont coûteux, mais en échange, ils convertent une grande superficie de terrain, et la récolte donnera de 15 à 25 tonnes par arpent. Ce que le fabricant redoute, c'est que les cultivateurs, en ne cultivent qu'un arpent ou deux, n'en fassent une espèce de jardinage et n'y mettent trop d'engrais. Nul ne prétendra, sans doute, qu'une récolte de 15 à 25 tonnes par arpent, à raison de \$4 la tonne, ne saurait être rémunératrice.

Nouvelles Canadiennes.

TEABERRY, poudre nouvelle pour nettoyer les dents, purifier l'huile et stimuler les gencives—un véritable bijou parmi les articles de toilette. Demandez aux pharmaciens Bruneau & Sylvestre la poudre "TEABERRY" Prix, 35 centes.

FUTURS MÉDECINS.—Escalape pourra se vanter d'avoir eu une nombreuse génération. Il compte même aujourd'hui vingt-sept nouveaux disciples qui ont été admis les 23 et 24 septembre à se livrer à l'étude de la profession médicale. Voici leurs noms: M. M. Stanislas Caron, George Malte, James M. Foy, Arthur Delisle, Alfred Morrisette, Les Philippe Picaud, de Québec; Hector Leduc, Trois-Rivières; Alfred Richard, St. Pascal de Kamouraska; Napoléon Blackburn, Château Richer; Albert DeVilliers, Lobihière; Wilbrod Fournier, Ottawa; Théop. Paré, Nicolet; Rodrigue Mignault, Acton Vale; Hermidas Gauthier, Saint-Eustache; Gaudisio Paradis, Notre-Dame de Lévis; Odillon Berthiaume, Saint-Aimé; Narsisse Valin, Saint-Damase, comté de St. Hyacinthe; John Elder, Huntingdon; Séraphin Leblanc, Epiphany; Hector Brousseau, Lacadie, comté de St. Jean; Arthur David, Montréal.

Il y avait 37 candidats, mais 27 ont été admis.—Nouvelles de Québec.

Nouvelles Étrangères.

ASSASSINAT EN IRLANDE.—Lord Mountmorris a été assassiné samedi à Rushen. Il avait assisté à une réunion de magistrats samedi après-midi à Ce-leabur. On l'a vu partir de la ville vers 8 heures, une demi-heure après son cheval est arrivé à sa résidence sans lui, ce qui est notre des inquiétudes. On a fait aussitôt des recherches et on l'a trouvé sur le chemin baignant dans une mare de sang. Il avait une balle dans la tête,

3 dans le cou, et 2 dans le corps. Chacune de ces blessures était suffisante pour causer la mort. Lord Mountmorris était peu connu en dehors de Mayo et de Galway. Il avait une petite terre qu'il cultivait en partie lui-même. Il avait aussi 15 locataires. Ses relations avec ses locataires étaient bien d'être agréables. Il était très-impopulaire. La réunion de magistrats à laquelle il avait assisté, une résolution avait été votée demandant au gouvernement des mesures coercitives contre les locataires.

AFFAIRES DE FRANCE.—Mgr. Guibert, cardinal archevêque de Paris, a adressé au président Grévy une longue lettre dans laquelle il demande, au nom de l'équité et de la prudence, qu'on n'exécute pas les décrets contre les congrégations religieuses non autorisées. L'archevêque déclare que les congrégations ne sont politiques ni dans leur caractère ni dans leur tendance; qu'elles ne cherchent que le bien-être spirituel du peuple; qu'il n'est nullement démontré qu'elles soient dangereuses à l'État, et que le gouvernement court un plus grand risque en les persécutant qu'en les laissant poursuivre tranquillement leur œuvre légitime.

La vicomte de Grampré et M. de Brionne, ayant échangé leurs cartes après une querelle dont le sujet était une question de famille, se sont battus le 14 à la frontière luxembourgeoise. L'arme choisie était le pistolet, la distance fixée était de quinze pas. Le vicomte de Grampré a reçu la balle de son adversaire dans l'épaule droite. Blessure grave, quoique peu dangereuse, qui nécessitera un séjour d'une semaine à l'hôpital où le blessé a été transporté.

DERNIER BULLETIN D'EUROPE.—Une dépêche de Glasgow mande qu'on vient de découvrir que les nihilistes avaient formé le complot de faire sauter le nouveau yacht de l'empereur de Russie, le *Liberty*, qui doit faire voile de Glasgow sous peu. Ce sont les autorités à St. Pétersbourg et la police suisse qui ont fourni des renseignements à la police de Glasgow à ce sujet. On a pris des mesures immédiates pour déjouer ce complot.

On avait, paraît-il, l'intention de placer des machines infernales dans la soute au charbon afin de faire sauter le yacht lorsqu'il aurait gagné la mer. On dit que l'amiral Popoff, qui doit s'embarquer à bord du vaisseau pour s'en retourner en Russie, croit que quelques hommes de l'équipage sont au nombre des auteurs du complot et qu'ils étaient prêts à risquer leur vie pour le faire périr ainsi que le grand-duc Constantin qui doit aussi retourner en Russie à bord du *Liberty*.

Les autorités ont pris les plus grandes précautions pour empêcher la réalisation du projet des nihilistes. Les plus habiles détectives de Londres: sont aujourd'hui à bord du yacht, toutes les maisons suspectes sont surveillées, et si les auteurs du complot sont à Glasgow, ils seront certainement arrêtés.

Le meurtre de Lord Mountmorris, en Irlande, a causé la plus vive sensation à Dublin. Il était en très-mauvais termes avec ses fermiers des comtés de Mayo et de Galway et ses amis l'avaient averti souvent de se tenir sur ses gardes. Il a été assassiné à peu près dans les mêmes circonstances que Lord Leitrim. En sa qualité de magistrat, Lord Mountmorris se métrait très-sévère envers les fermiers qui ne payaient pas le prix de l'hébergement des terres à déshérence, et en conséquence il s'était rendu très-impopulaire.

Une dépêche de Dublin mande que la plus grande excitation règne parmi les habitants du comté où le meurtre a été commis et qu'il est probable que cet événement va engager le peuple irlandais à s'opposer plus que jamais aux exigences des grands propriétaires en Irlande.

CARTE.

A tous ceux qui souffrent en conséquence d'erreurs ou d'indispositions de jeunesse, de faiblesse du système nerveux, de décadence précoce, de perte de virilité, etc., j'enverrai GRATUITS une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire de l'Amérique du Sud. Envoyez une enveloppe affranchie portant votre adresse, au Rev. JOSEPH T. INMAN, STATION D, New-York City. 20 déc. 1879—2031.

EMPLOYEZ L'HUILE LUBRIFIANTE "CASTORINE".—C'est la meilleure huile et la moins coûteuse en Amérique pour les Fondeuses, Moissonneuses, les Moulins à Battre, Scieries et les Moulins à Farine, ainsi que pour les Moulins à Coudre. Elle n'a pas d'odeur, pour les cuirs de toutes sortes, les chaussures et les vêtements. Essayez-la une fois et vous n'en voudrez plus d'autre.—Fabriquée par la "Toronto Oil Co." seulement. En vente chez tous les marchands.—21 août 80.—1a.

LOTÉRIE A ST. AIMÉ.

M. George Delisle, Citoyen bien connu de St. Aimé, est à l'organisation d'une loterie, dont le tirage aura lieu prochainement. La valeur de la loterie se répartit comme suit: Une Maison en Bricks estimée à \$2,000, avec terrain de 40 à 100 pieds, une des plus belles résidences de St. Aimé, tout près de l'église; et 99 articles de ménage meubles, ustensiles de cuisine, etc., le tout, en bon ordre. Les billets sont presque tous vendus, et ceux qui désirent en obtenir un, peuvent le faire à St. Aimé.

Seulement \$1 par billet. Billets à vendre au Bureau de la Gazette de Sorel. 25 août 1880.—juo.

MANUFACTURE DE HACHES DE SOREL.

Les soulagés ont l'honneur d'informer Messieurs les marchands qu'ils ont établi une manufacture de haches de toutes sortes au

No. 10, Rue Sophie, à Sorel, et qu'ils sont prêts à exécuter les commandes pour le commerce, à bref délai. Les quarante années d'expérience dans cette branche d'industrie qui possède l'un des soulagés sont une garantie que ce qui sort de la manufacture de haches de Sorel n'est surchargé par aucun produit des autres manufactures.

Vente en gros seulement. Liste de prix envoyée sur application.

BLAIS & DEBAUREGARD 8 mai 1880.—juo.

Rien de moins que les incontestables bienfaits répandus sur dix mille malades ne suffisant à maintenir la réputation dont jouit la Salsepareille d'Ayer.

C'est un composé des meilleurs végétaux combinés avec des sels de potassium et de fer, et c'est le remède le plus efficace contre les affections scrofuleuses et mercurielles. D'une action certaine et uniforme, ce remède procure une guérison rapide et complète des Scrofules, des Ulcères, des Furoncles, des Humeurs, des Eruptions, des Maladies de l'Épiderme, et de toutes les éruptions provenant du impureté du sang. Par son action fortifiante, il soulage toujours et guérit souvent les affections du foie, la débilité et les irrégularités chez les femmes, et est un puissant restaurateur de la vitalité.

La Salsepareille d'Ayer n'a pas d'égal pour purifier le sang. Elle donne du ton au système nerveux, rétablit et préserve la santé, et ramène la vigueur et l'énergie. Usage en se repaissant depuis quarante ans, et c'est actuellement le médicament le plus précieux pour tous les états souffrants.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., U. S. A., chimistes pratiques et analytiques. En vente chez tous les Pharmaciens. 52 sept. 1880.—juo.



CHAUSSURES.

Nos CHAUSSES et nos PARDESSUS en cuir sont sans pareils. Ayant à leur stock d'automne pour argent comptant, nous pouvons vendre à des prix excessivement bas. Venez voir et vous serez satisfaits.

1 juillet 1880.—juo. M. J. DORRITY

Faculté de Droit.

Université de Bishop's College. Les cours de lectures aura lieu dans la salle du Conseil, à l'Hôtel-de-Ville, Sherbrooke, et commencent le 7 octobre prochain.

L'honorable M. T. K. Ramsay, D. C. L., p'rononcera le discours d'ouverture dans la séance d'ouverture au BISHOP'S COLLEGE, Sherbrooke, le mardi soir, le 5 octobre prochain à 8 h.

Le public est invité à y assister. L'examen pour l'immatriculation commencera au Palais de Justice, à Sherbrooke, le 6 octobre prochain à 10 h. a. m.

L. E. MORRIS, M. L. L., Régistrare. 11 Sept. 1880.—1m.

A VENDRE.

Un magnifique pebble à charbon en bon ordre, n'ayant servi que pour de temps, proportionné pour de grands appartements, tels que magasins. Prix très-réduits. En vente au bureau de la Gazette de Sorel.

24 Sept. 1880.

Propriété à Vendre A SOREL.

Un terrain de trente-trois (33) pieds de front sur soixante-trois (63) de profondeur et une maison, situés au centre de la rue Charlotte, No 81. Une des plus belles pièces de la ville.

S'adresser au sousigné Ls. CALIBERTÉ.

ON DEMANDE

Deux bonnes couturières. S'adresser à ARTHUR GERVAIS, Tailleur, Rue Augusta, voisin de l'Hôtel Piché. 28 août 1880.—juo.

Nouvelle Boutique Soreloise.

RUE PROVIDENTIAL, A LA VIEILLE BRASSERIE.

M. NAZARE PROVOST vient d'y établir une manufacture de portes et fenêtres où tous les ouvrages du genre seront soigneusement exécutés.

Boutique bien montée, Soie ronde, Soie à ruban portable, Machine à marbrer, Machine à peindre, Vis puissants pour lever les solives, Rechange sans clous.

La soie ronde peut débiter 60 portes par jour.

A l'aide de tous ces outils, M. Provost peut se charger de n'importe quelle entreprise. Il aura à son service un personnel d'ouvriers compétents qui sera nécessaire pour satisfaire ses pratiques.

Travailler à la journée ou à l'entreprise au goût des pratiques.

ENCOURAGEMENTS NOS INDUSTRIES D'HOUBOIS. 1 juillet 1880.—juo.

MAGASIN et BON LOGEMENT A LOUER.

Ci-devant occupé par F. X. Comtois et E. Turcotte, coin des rues Phillips et Providential, dans le centre le plus populaire de la ville.

S'adresser à L. SENECALE. 22 Sept. 1880.—juo.

No. 10, Rue Sophie, à Sorel.

et qu'ils sont prêts à exécuter les commandes pour le commerce, à bref délai. Les quarante années d'expérience dans cette branche d'industrie qui possède l'un des soulagés sont une garantie que ce qui sort de la manufacture de haches de Sore

